

VALÉRY KOSSOV

Université Grenoble Alpes, LICEA4

[valery.kossov@univ-grenoble-alpes.fr]

Les représentations de la Révolution de 1917 dans le discours officiel en Russie contemporaine : le rôle de la *doxa* dans les stratégies discursives

Introduction

L'observation de la vie politique en Russie, depuis le début des années 2000, laisse penser que le pouvoir n'a pas encore de doctrine idéologique ferme, au sens soviétique du terme. Il serait plus approprié d'évoquer une vision du monde constituée d'éléments idéologiques hétérogènes, permettant de ne pas s'enfermer dans une conception trop rigide et laissant un électorat aux opinions divergentes se reconnaître dans les grandes lignes proposées (Radvanyi & Laruelle 2016 : 194-195). L'analyse du discours des autorités laisse apparaître une certaine diversité de « voix »¹ qui manient différemment les représentations des événements d'hier et d'aujourd'hui en déployant un large éventail d'outils langagiers et rhétoriques. Ces outils permettent de conquérir un public diversifié et, de ce fait, d'attester un certain consensus populaire tant sur les problématiques discutées que sur la légitimité du pouvoir.

Toutefois, cette relative souplesse idéologique et cette diversité des discours régressent depuis quelques années. Les déclarations politiques tendent aujourd'hui vers une plus grande rigidité et une simplification croissante. La capacité du Kremlin

1 Les exemples du discours de Vladimir Poutine seront dominants dans notre corpus. Cependant, le « poutinocentrisme » du pouvoir ne signifie pas que le discours de Poutine est la production d'une seule personnalité. Il s'agit, en effet, d'une œuvre collective, dont les auteurs font partie de l'élite dirigeante ou, au sens plus large, de nouveaux « fonctionnaires politiques », une figure opposée chez Max Weber (2013) à celle de « représentants » qui, dans la Russie actuelle, semble de plus en plus évincée de la vie politique. Il s'agit donc principalement du discours émanant de l'Administration présidentielle et de certains représentants de l'exécutif.

à effectuer des pirouettes idéologiques et des tours de magie se réduit, laissant progressivement le patriotisme sous toutes ses formes occuper le terrain. C'est ainsi que la construction de la mémoire historique devient un dénominateur commun à toutes les manifestations de patriotisme. Ce domaine fait également l'objet, depuis quelques années, d'un encadrement de plus en plus strict, qui se déplace progressivement du champ du discours vers celui de la législation. Si au centre des constructions mémorielles du pouvoir se trouve indéniablement le rôle de l'URSS dans la Seconde Guerre mondiale, qu'en est-il de la Révolution de 1917 ?

Des observateurs et journalistes français évoquent, souvent à juste titre, une volonté manifeste des autorités russes de ne pas attirer l'attention de l'opinion publique sur le moment révolutionnaire. En effet, aucune célébration officielle n'a été prévue en Russie à l'occasion du centenaire des Révolutions de 1917. Selon la grille de lecture des médias français, le pouvoir russe témoigne ainsi d'un regard critique sur la Révolution, sur les bolcheviks, sur Lénine, tout en développant un discours réhabilitant Staline². Ce constat induit des conclusions sur les visées impériales et l'expansionnisme de la Russie de Vladimir Poutine, ainsi que sur les craintes du pouvoir de se voir renversé par une nouvelle Révolution, à l'instar des « révolutions de couleur » de l'espace postsoviétique. Sans vouloir trancher, il nous paraît pertinent d'apporter des précisions sur la place et le rôle des représentations de la Révolution de 1917 dans le discours du pouvoir, mais aussi sur l'évolution de ces représentations dans la Russie postsoviétique, notamment sous la présidence de Vladimir Poutine.

Pour cette étude, nous avons fait le choix d'un corpus d'interviews, de conférences de presse, d'entretiens avec des journalistes ou des représentants de différents groupes socio-professionnels, couvrant la période 2000-2017³. Ce corpus est limité à des genres dialogiques (Bakhtine 1984), qui mettent en œuvre des stratégies discursives orientées vers un certain type de public et visant soit à obtenir l'adhésion aux arguments du communicant, soit à construire une image particulière de Soi ou de l'Autre. Malgré une certaine diversité des formats de communication (interviews, « *Ligne directe* » avec le président⁴, conférences de presse, etc.), ils ont en commun le caractère interactif des échanges, où le discours prend une apparence spontanée, même si certains modèles de raisonnement, phrases-clefs et données chiffrées sont préparés à l'avance.

Le discours du pouvoir russe contemporain peut être perçu à travers le prisme d'un « kremlinocentrisme centrifuge » (Raviot 2008 : 57). De ce fait, les sujets du discours ont été sélectionnés d'abord pour leur rôle dans l'appareil de communication

2 Mandraud Isabelle, « Poutine et révolution : je t'aime, moi non plus », *Le Monde hors-série*, novembre 2017, p. 53.

3 Au total, l'analyse porte sur environ 280 textes, dont la longueur varie de 5 à 120 pages.

4 Organisée pour la première fois en 2001, la « Ligne directe avec le président » est une séance annuelle de réponses à des questions posées en direct. Le service de communication du Kremlin, avec le concours des chaînes de télévision, sélectionne sur environ deux millions de questions celles qui seront posées directement devant les caméras, par téléphone, ou envoyées par courriel et textos. Sous la présidence de D. Medvedev, la « Ligne directe » a été remplacée par une version « allégée », « Entretien avec Dmitri Medvedev » (*Razgovor s Dmitriem Medvedevym*), où le président répondait aux questions des rédacteurs en chef de chaînes de télévision russes.

du Kremlin. Il s'agit de personnalités qui ont été particulièrement visibles dans le champ discursif pendant la première décennie des années 2000, comme Vladislav Sourkov⁵ et Arkadi Dvorkovitch⁶. Est bien entendu pris en compte le discours des deux personnalités dominantes du champ de la communication à l'échelle nationale et internationale : Vladimir Poutine et, dans une moindre mesure, Dmitri Medvedev. Enfin, des dirigeants tels que Vladimir Medinski, ministre de la Culture, ou Sergueï Lavrov, ministre des Affaires étrangères, sont également importants pour comprendre les représentations du moment révolutionnaire véhiculées par les représentants du pouvoir exécutif. Le choix de communicants ayant des statuts et des rôles différents confère au corpus un caractère contrasté (Prost 1988 : 255-287). Ce critère, en plus de sa dimension diachronique, permet de se focaliser sur l'utilisation par le pouvoir des représentations discursives de la Révolution plutôt que sur les personnalités qui l'incarnent.

Le discours du pouvoir russe contemporain peut être perçu à travers le prisme d'un « kremlinocentrisme centrifuge » (Raviot 2008 : 57). De ce fait, les sujets du discours ont été sélectionnés d'abord pour leur rôle dans l'appareil de communication du Kremlin. Il s'agit de personnalités qui ont été particulièrement visibles dans le champ discursif pendant la première décennie des années 2000, comme Vladislav Sourkov et Arkadi Dvorkovitch. Est bien entendu pris en compte le discours des deux personnalités dominantes du champ de la communication à l'échelle nationale et internationale : Vladimir Poutine et, dans une moindre mesure, Dmitri Medvedev. Enfin, des dirigeants tels que Vladimir Medinski, ministre de la Culture, ou Sergueï Lavrov, ministre des Affaires étrangères, sont également importants pour comprendre les représentations du moment révolutionnaire véhiculées par les représentants du pouvoir exécutif. Le choix de communicants ayant des statuts et des rôles différents confère au corpus un caractère contrasté (Prost 1988 : 255-287). Ce critère, en plus de sa dimension diachronique, permet de se focaliser sur l'utilisation par le pouvoir des représentations discursives de la Révolution plutôt que sur les personnalités qui l'incarnent.

L'analyse du corpus a été réalisée principalement par des méthodes qualitatives visant à repérer les occurrences comportant des représentations de la Révolution et à les situer ensuite dans leur contexte, pour dégager, d'une part, les procédés langagiers et rhétoriques utilisés et, de l'autre, les stratégies discursives construites à partir de ces représentations.

Nos interrogations porteront d'abord sur la nature des représentations discursives de la Révolution, puis sur la fonction de ces représentations dans les stratégies discursives. Il s'agira enfin de comprendre la façon dont l'image de la Révolution est instrumentalisée, dans le cadre de stratégies d'autoreprésentation et d'argumentation

5 Depuis 1999, Vladislav Sourkov a exercé les fonctions de chef adjoint de l'Administration du président. Il est devenu en 2004 conseiller de Vladimir Poutine pour les questions de politique intérieure. En 2011, il a été nommé vice premier-ministre. Ses apparitions, très fréquentes dans l'espace médiatique russe dans la première moitié des années 2000, lui ont valu le titre d'« idéologue en chef du Kremlin » décerné par la presse russe et occidentale.

6 L'économiste Arkadi Dvorkovitch a été conseiller du président Medvedev entre 2008 et 2012, puis vice premier-ministre du gouvernement Medvedev.

où le communicant cherche à légitimer sa position ou à rendre illégitime la position de l'Autre.

1. Comment se présente la Révolution dans le discours du pouvoir ?

En tant qu'élément constitutif de la mythologie soviétique, la révolution de 1917 peut être considérée comme « une parole volée et rendue. Seulement la parole que l'on rapporte n'est plus tout à fait celle que l'on a dérobée : en la rapportant, on ne l'a pas exactement remise à sa place » (Barthes 1957 : 232). Si les mécanismes de constitution du mythe soviétique de la Révolution ont déjà été étudiés, dans leur dimension tant idéologique que discursive, les interrogations sur les transformations de ce mythe dans le discours politique aujourd'hui semblent ne pas avoir perdu toute actualité. Ces transformations débutent pendant la perestroïka et se poursuivent dans les années 1990, en enracinant dans le discours politique libéral un nouvel *endoxon*, c'est-à-dire un ensemble d'évidences ou d'opinions communément admises, visant à déconstruire le mythe soviétique centré principalement sur la révolution d'Octobre et ignorant celle de Février en dehors du récit sur les activités du Parti bolchevique en 1917. C'est ainsi que les représentations de la chute de l'Ancien régime sont peu présentes dans le discours du pouvoir contemporain et se fondent dans la *doxa* déconstruisant le mythe soviétique. C'est cette *doxa* qui participe à la construction des schèmes d'argumentation visant, entre autres, à légitimer son action ou à délégitimer l'Autre.

Ainsi, dans cet *endoxon*, la révolution d'Octobre se voit attribuer d'abord le statut de coup d'État (*gosudarstvennyj perevorot*). Elle est ensuite associée à la manipulation des masses par Lénine et le Parti bolchevique, avec pour seul et unique objectif de s'emparer du pouvoir. Enfin, la représentation de la révolution comporte logiquement des caractéristiques axiologiques. En plus d'être une manipulation, elle se présente comme un acte de violence de masse, planifié et organisé par une minorité. Cette vision du moment révolutionnaire n'est pas forcément partagée par l'ensemble de la société russe après la chute de l'URSS. En effet, depuis 1996, les sondages montrent qu'environ la moitié des Russes estiment qu'elle a joué un rôle positif, et la part de ceux qui la considèrent comme un facteur essentiel du développement économique et social a augmenté de douze points entre les années 1990 et aujourd'hui (Désert 2018 : 132). Orienté vers un destinataire global intégrant des positions politiques diverses, le discours du pouvoir demeure relativement prudent quant à l'usage politiquement marquant des expressions « *Oktjabr'skij perevorot* » (coup d'État d'Octobre) et « *Oktjabr'skaja revolucija* (révolution d'Octobre). En outre, pour éviter toute nouvelle tension relative aux interprétations du moment révolutionnaire dans son ensemble, et s'attribuer ainsi le rôle d'arbitre entre divers positionnements politiques, le pouvoir reste prudent dans son discours. C'est ainsi que la commémoration de la Révolution le 7 novembre s'est vue rebaptisée « Journée de la concorde et de la réconciliation nationale » en 1996, pour ensuite être célébrée depuis 2000 comme la « Journée de la gloire militaire »⁷, expression utilisée pour qualifier la parade militaire du 7 novembre

7 La loi fédérale N32-FZ « Les journées de la gloire militaire de la Russie », 13.05.1995

1941 en pleine Seconde Guerre mondiale. La même inflexion patriotique se manifeste depuis 2004 par l'introduction de la « fête de l'Unité nationale » le 4 novembre, où la commémoration de la victoire sur les Polonais en 1612 vient prendre la place des célébrations de la révolution bolchevique.

Le discours du pouvoir aujourd'hui rejoint cette tendance générale à la retenue lors de l'évocation ou de l'analyse des événements de 1917, qui demeure, d'ailleurs, relativement peu fréquente. Sans être aussi tranchées, les représentations du pouvoir actuel rejoignent les grandes lignes de la doxa propre au discours politique de la fin du XX^e siècle. Ainsi la révolution d'Octobre est-elle présentée comme une « catastrophe » d'une part, et comme une « manipulation » des bolcheviks de l'autre. Le recours à ces éléments de la *doxa* se fait aujourd'hui de façon parcimonieuse, et toujours avec une prise de distance par rapport aux représentations construites à l'époque antérieure. Il ne s'agit en effet que de les emprunter occasionnellement, afin d'illustrer un point de vue ou une position sur des événements plus récents. Dmitri Medvedev qualifie la révolution de 1917 de « catastrophe » lorsqu'il évoque la dislocation de l'URSS, et surtout lorsqu'il commente, à la demande de journalistes allemands, la fameuse phrase de son premier ministre et prédécesseur, Vladimir Poutine, sur « la fin de l'URSS comme la plus grande catastrophe géopolitique du XX^e siècle ». C'est également pour Medvedev une façon de rappeler que la Russie a connu dans son histoire des événements non moins tragiques que la fin de l'URSS qui méritent d'être évoqués.

J'estime que la Seconde Guerre mondiale est une catastrophe du XX^e siècle non moins grave [que la dislocation de l'URSS] qui, par ses conséquences, est une tragédie encore plus terrible. Mais il y a eu aussi la révolution de 1917, suivie par la guerre civile où des membres d'une même famille se battaient les uns contre les autres. N'est-ce pas là une catastrophe ? (Medvedev 2009).

De son côté, Vladimir Poutine reprend la représentation de la révolution d'Octobre comme manipulation, pour faire la part entre le système de valeurs russes d'avant 1917, qu'il entend promouvoir aujourd'hui, dont, par exemple, la tolérance religieuse, et le système de valeurs imposé par les bolcheviks qui s'est avéré, dit-il, une « tromperie » (*naduvatel'stvo*). V. Poutine évite les comparaisons entre Février et Octobre 1917 et attaque directement la révolution d'Octobre, qu'il présente comme une manœuvre politique, ceci afin de mettre en valeur le patriotisme « naturel des Russes » opposé à l'internationalisme des bolcheviks.

Vladimir Ilitch Lénine-Oulianov a dit un jour : « au fond, je me moque de la Russie, il nous faut obtenir la révolution socialiste mondiale ». [...] La Russie a été entraînée dans ce système de valeurs contre son gré parce que le peuple russe ne s'y attendait pas, on l'a simplement dupé, il attendait quelque chose de complètement différent. Il aspirait à la paix et à ce que la terre soit donnée aux paysans. Vous vous rappelez les slogans communistes ?

Finalement, il n'y a eu ni paix, ni distribution de la terre. Il y a eu une guerre civile. La terre a été confisquée, les usines n'ont pas été confiées aux ouvriers alors qu'on le leur avait promis. Un système dur, dirigiste, a été mis en place, qu'on a cherché à étendre à certains pays européens (Poutine 2007).

Une telle représentation de la révolution bolchevique n'est pas systématique dans le discours du pouvoir. V. Poutine l'utilise notamment pour renforcer ses raisonnements sur le patriotisme. Par ailleurs, lorsqu'il évoque le centenaire de la Révolution, c'est

en l'inscrivant parmi d'autres événements historiques qui constituent, selon lui, la mémoire collective. Pointant la nécessité d'une analyse approfondie du moment révolutionnaire, il se garde cette fois de tout jugement pour mieux se poser en défenseur de l'objectivité scientifique, sans parti pris.

Je viens d'évoquer la Première Guerre mondiale. En 2017, nous aurons le centenaire de ce que certains appellent la Grande révolution d'octobre, d'autres, le coup d'État d'Octobre. Cet événement a eu lieu il y a près d'un siècle et nécessite d'être évalué de façon objective, professionnelle et complète (Poutine 2014).

Si la vision de la Révolution comme manipulation est explicitement exprimée, certaines mesures des révolutionnaires du passé sont montrées en exemples de « méthode communicative efficace » pour agir sur les esprits et construire une mémoire. Ainsi, selon Vladimir Poutine, dans la diversité des représentations historiques entrant parfois en collision dans divers domaines (cinéma, littérature, Internet, presse, etc.), c'est le point de vue énoncé d'une manière simple, claire et argumentée, et en même temps suffisamment éloquente pour marquer les esprits, qui l'emportera. Cette idée n'est pas prononcée tout à fait par hasard, mais lors d'une rencontre du président avec des professeurs d'histoire en 2014. Elle résume son argumentation en faveur d'un projet de manuel d'histoire unique lancé en 2013, qui permettrait de niveler les points de vue divergents sur ces événements controversés de l'histoire russe. Certes, le chef de l'État ne donne pas aux historiens la consigne explicite de suivre les méthodes de la propagande bolchevique, considérée comme manipulateur, même si elle parvenait à toucher les masses. Toutefois, l'invitation à prendre exemple sur le modèle de communication des bolcheviks, qui transparait au début du propos de Poutine, cède la place à un avis plus nuancé vers la fin, où se renforce la critique de leurs méthodes de manipulation. Il s'agit ainsi de s'adapter au public d'historiens, d'une part, en testant leur réaction à l'idée d'une représentation de l'histoire « claire » et « efficace », et de l'autre en essayant de préserver la cohérence du discours et la distance vis-à-vis d'une discipline dont il ne prétend pas être spécialiste.

On ne doit interdire que ce qui relève du crime [...] Tout le reste, tant que la loi est respectée, ne peut être combattu que par un seul moyen : une argumentation rigoureuse. [...] Nous avons évoqué le fait que la guerre civile avait été une épreuve très difficile pour notre peuple. Qu'on le veuille ou non, les slogans et affiches bolcheviques étaient plus frappants, plus clairs et sûrement plus efficaces. En plus, leurs idées étaient à la mode, parce que personne ne voulait continuer la guerre [...]. Certes, ils ont dupé la société. (Poutine 2014).

Ainsi, les représentations de la révolution de 1917 comme catastrophe, manipulation et surtout bouleversement social empreint de violence remplissent dans le discours du pouvoir une fonction aussi bien axiologique que référentielle, où le présent est qualifié en référence au passé inscrit dans un récit historique officiel.

Au-delà du projet de construction d'une mémoire que les dirigeants tentent d'encadrer, l'objectif n'est pas tant de déconstruire le mythe soviétique de la Révolution ou de dénoncer le caractère illicite, voire criminel, de l'insurrection bolchevique, comme cela s'est fait par le passé. Il s'agit plutôt d'instrumentaliser les représentations postsoviétiques de la Révolution et de les utiliser dans les stratégies discursives, en particulier dans l'argumentation et l'autoreprésentation. Si, dans la construction argumentative, l'image de la Révolution sert à illustrer les causes ou les conséquences de ce qui est argumenté, c'est davantage pour faire face à un enjeu de

légitimation qu'elle est utilisée dans la stratégie d'autoreprésentation : légitimation de son propre statut ou de son action et délégitimation de l'Autre en tant qu'opposant, adversaire, concurrent ou même partenaire.

2. L'autoreprésentation comme stratégie de légitimation

D'une manière générale, la stratégie d'autoreprésentation dans le discours du pouvoir vise à construire un *ethos* dont les particularités dépendront de la situation de communication et de ses objectifs. La légitimité du statut de leader relève des champs tant juridique, politique que discursif, dans la mesure où le communicant cherche à être assimilé à une institution légitimement reconnue par la communauté. Cette revendication d'appartenance à une institution de pouvoir se manifeste dans le discours, en véhiculant plusieurs déclinaisons de l'*ethos* du chef qui est « tourné à la fois vers soi et vers l'autre » et qui cherche la « réciprocité entre les instances politique et citoyenne » (Charaudeau 2005 : 118). Les représentations du moment révolutionnaire et de ses conséquences jouent un certain rôle dans cette affirmation de légitimité du pouvoir russe à travers la construction d'un *ethos*.

Dans un discours de décembre 2016, V. Poutine formulait la position du pouvoir à l'égard de la révolution de 1917 : prendre ses distances avec les ruptures qu'apportent les révolutions et rechercher le consensus social en rapprochant les diverses forces politiques.

Au moment où [...] nous nous apprêtons à célébrer le centenaire des événements de 1917 l'an prochain, nous devons viser à nous réconcilier, à nous rapprocher les uns des autres et non à nous déchirer ou à exacerber les tensions (Poutine 2016).

Ce propos est une illustration concise du paradigme évolutionniste qui préconise pour la Russie un mode de développement au rythme modéré, afin qu'elle ne soit pas de nouveau plongée dans un état de mobilisation permanente comme ce fut souvent le cas par le passé. L'usage de ce paradigme permet de légitimer tout acte politique du pouvoir, depuis le début des années 2000. En effet, comme tout pouvoir politique, le pouvoir russe aspire à une certaine pérennité, qui dépend de la stabilité socio-politique et économique. En même temps, il cherche, après les déboires des réformes des années 1990, à se montrer plus « efficace » et mieux à même de rationaliser les réformes libérales engagées par ses prédécesseurs. Cette nouvelle stabilité ne doit en aucun cas, pour lui, être associée à la stagnation. C'est là que les références implicites ou explicites à la révolution entrent dans le discours, et que la révolution est présentée comme un changement, certes, rapide, mais peu efficace, vu sa faible capacité d'organisation, son caractère chaotique, menant dans un premier temps à l'instabilité sociale, puis à des régimes de plus en plus autoritaires, voire totalitaires. La légitimité est ainsi recherchée dans une opposition radicale à la révolution, qui apparaît comme un phénomène perturbateur limitant l'efficacité du politique, une source de tensions sociales conduisant à l'avènement de nouveaux dirigeants, illégitimes au regard de la loi car puisant leur légitimité dans la révolution.

Dès le premier mandat présidentiel de V. Poutine en 2000, bien avant les révolutions de couleur dans l'espace postsoviétique, le discours du pouvoir confirme son engagement à poursuivre les réformes libérales, tout en soulignant leur caractère

non-révolutionnaire, mais réformiste et progressif. Les catégories d'efficacité et de stabilité sont ainsi intégrées au paradigme évolutionniste en tant que caractéristiques constitutives de la légitimité du pouvoir. Elles sont donc opposées au chaos des bouleversements et à l'aventurisme politique qui, eux, sont explicitement associés au paradigme de la révolution.

Une autre composante de la légitimité est la subordination de l'action politique à la loi, ce qui s'exprime par l'engagement du pouvoir de faire respecter la loi par tous. En effet, il s'agit d'un fondement traditionnel de la légitimité du pouvoir politique (Beetham 1991) dans la mesure où l'action du pouvoir n'est considérée comme légitime que si elle est conforme aux règles établies dans la société. Le pouvoir russe présente ainsi les révolutions de 1917 comme contrevenant à ce fondement juridique de la légitimité. Par conséquent, les révolutions, comme leurs acteurs, sont illégitimes en raison de la violation des règles existant dans la société.

Enfin, les communicants du pouvoir se positionnent dans le champ de la légitimité en se référant au bagage historique de la Russie au XX^e siècle. Cela permet notamment à Vladimir Poutine de prendre la posture du « chef souverain » (Charaudeau 2005 : 123) indissociable de son pays et de sa population. Avec une bonne part d'ironie, on voit formulée par exemple la thèse selon laquelle « la Russie a accompli son plan en épuisant son quota de révolutions au XX^e siècle », ce qui induit implicitement que d'autres pays n'ayant pas eu un destin similaire pourraient encore avoir aujourd'hui de belles perspectives en la matière.

Comme me l'a dit une de mes connaissances, « la Russie a accompli son plan en matière de révolutions ». J'espère qu'au XXI^e siècle il n'y aura plus aucune révolution et qu'on ne connaîtra qu'un développement positif, progressif et sûr du pays (Poutine 2001).

Le paradigme évolutionniste peut être défendu par la délégitimation de la révolution, à travers les références à un discours historique faisant autorité. Cela peut prendre la forme de citations renvoyant soit à la Révolution française : « la Révolution dévore ses enfants » (Medvedev 2012), soit à des personnalités politiques russes du passé, comme Piotr Stolypine, connu pour sa position réformiste concernant le développement de la Russie.

Si l'opposition entre chaos révolutionnaire et paradigme réformiste peut être utilisée par le pouvoir pour se définir au sens large, elle est également avancée, ponctuellement, pour rendre crédibles certaines mesures politiques et pour en éviter la critique. Par exemple, afin de défendre la crédibilité du projet de « modernisation » de D. Medvedev (2008-2012), auquel des critiques reprochaient un manque de dynamisme et d'efficacité, V. Sourkov, membre du Conseil d'administration de la Fondation Skolkovo⁸, disqualifiait l'opposition libérale, supposée être derrière cette critique, par une référence à la révolution. Ici encore, le caractère chaotique de la révolution est opposé à la progression « ordonnée et ferme » des réformes annoncées par D. Medvedev. La particularité de cette occurrence réside dans la fusion de l'autoreprésentation du pouvoir et de la manipulation du destinataire. En effet, d'une

8 Le centre de recherche et développement Skolkovo a été fondé pendant la présidence de Medvedev en 2010 dans le cadre plus vaste d'un projet de modernisation de la Russie.

part V. Sourkov présente le pouvoir comme une instance rationnelle inspirée par la philosophie positiviste européenne. La référence à l'autorité, ici l'Occident, est destinée à réfuter toute assimilation à la stagnation brejnévienne, que brandissent les critiques de l'opposition. D'autre part, cette même opposition est attaquée par un enchaînement de procédés relevant de la stratégie de manipulation. Dans un premier temps, au lieu de donner des arguments expliquant la différence entre stagnation et modernisation évolutive d'un Medvedev, V. Sourkov pose une question rhétorique sur la « nécessité de la révolution », qui est destinée à attirer l'opinion majoritaire de son côté. Des généralités sur les « désordres révolutionnaires », il passe, toujours sous forme de questions rhétoriques, à leur association aux manifestations nationalistes de la place du Manège du 11 décembre 2010⁹, en faisant porter implicitement la responsabilité de ces événements sur l'opposition libérale. Enfin, cette entreprise de délégitimation de l'opposition se termine par une menace implicite de poursuites au pénal par le pouvoir de tous ceux qui pourraient être tentés de le renverser.

Je considère que nous allons de l'avant. Et de ce point de vue, il n'y a pas du tout de stagnation. Vous croyez vraiment qu'il nous faut une nouvelle révolution qui désorganiserait tout de nouveau ? Pour qu'on ait toujours et encore ce qu'on a eu le 11 décembre, place du Manège ? Les soi-disant « libéraux » s'entêtent à organiser des manifestations non autorisées, suivis en cela par des nazis et autres crétins. [...] Le président a dit que les transformations seraient progressives mais fermes. [...] Nous nous inscrivons ici parfaitement dans l'esprit de la philosophie européenne des transformations progressives. Quant aux révolutionnaires et rebelles, ce qui les attend est très précisément prévu dans le Code pénal (Sourkov 2010).

Pour mettre D. Medvedev à l'abri des critiques, son conseiller V. Sourkov construit des parallèles et des syllogismes où la révolution bolchevique est un élément de comparaison destiné à mettre en valeur l'action du pouvoir, tout en contribuant à construire un éthos de rationalité. V. Sourkov étaye ainsi sa thèse en faveur d'une « tradition modernisée », opposée au caractère ambivalent et pervers de la révolution, qui ne rompt avec la tradition, le régime tsariste qu'en apparence, mais qui l'a finalement fait renaître sous des formes encore plus tyranniques. Le progrès, selon V. Sourkov, réside non pas dans les changements révolutionnaires, qui font tourner la société en rond, mais dans la modernisation de l'existant.

À mon avis, la révolution bolchevique a été un retour à la tradition. Qu'est-ce que le bolchevisme en fin de compte ? C'est le tsarisme dans sa forme la plus extrême, encore plus dure qu'avant. [...] Que veut dire révolution ? La traduction littérale du latin est retournement. [...] La révolution n'est pas le renversement du pouvoir, comme beaucoup le disent, ce n'est pas davantage un pas en avant. C'est, tout au plus, un tour complet sur place. Le bolchevisme a rompu avec tous les attributs extérieurs de l'ancien régime et les traditions. Cependant, le sens, l'archétype de la tradition s'est maintenu et a traversé les époques. C'était donc une tyrannie pure, une société absolutiste. [...] Cet archétype n'a pas été dépassé. Au contraire, la société est restée dans le même état qu'avant, elle n'a pas pu avancer (Sourkov 2010).

Les associations entre modernisation et révolution ne sont, pour autant, pas complètement absentes du discours du pouvoir. L'appel implicite ou explicite à

9 Manifestation de supporters de football organisée en mémoire à Egor Sviridov, supporter du club moscovite *Spartak*, tué par balle lors d'une rixe avec des Nord-Caucasiens. Cette manifestation non autorisée, soutenue par des ultranationalistes, a dérangé et fait plusieurs dizaines de blessés.

L'imaginaire de la modernité se fait à travers l'utilisation métaphorique du mot révolution dans les expressions comme « révolution technologique », « numérique », voire « évolution du gaz de schiste » (*slancevaja revoljucija*). Le caractère métaphorique de ces expressions permet d'éviter toute référence au moment révolutionnaire de 1917 et de les utiliser sous un angle purement technique. La fréquence des occurrences de ce type dépend non seulement du moment de production du discours, mais aussi du statut interne du communicant qui peut être formel (eu égard à sa fonction au sein du système de pouvoir) ou personnel (eu égard à l'image que le communicant se fait de lui-même en la renvoyant au destinataire). Parfois les deux *ethos*, institutionnel et personnel, se rejoignent ; parfois l'*ethos* personnel l'emporte sur l'*ethos* professionnel. Depuis 2009, V. Sourkov se trouve à la tête du groupe de travail chargé de la création du parc technologique de Skolkovo. Il souligne donc sa fonction technique d'expert en évitant de s'arroger la prérogative de se prononcer sur le politique. Cependant, dans ses interviews, il lui arrive de se prendre au jeu des médias qui lui attribuent un rôle d'idéologue, de conseiller philosophe du Prince, d'où ses réflexions abstraites et ses références historiques. De son côté, vice premier ministre entre 2012 et 2018 et conseiller pour les questions économiques avant 2012, Arkadi Dvorkovitch dépasse rarement son *ethos* d'expert, limitant l'usage du mot révolution à une dimension purement technologique ou économique.

Quant à D. Medvedev et V. Poutine, leur statut de communicant et de politique prévoit une marge d'adaptation de l'*ethos* à la situation de communication et au public. Les références implicites ou explicites à la mémoire de la Révolution leur permettent ainsi d'illustrer l'argumentation en fluidifiant le passage des prémisses à la conclusion. En même temps, le développement métaphorique de ces références ou l'utilisation volontairement détournée des citations de Lénine produisent un effet de captation qui rapproche le communicant de son public et réduit le *pathos* des représentations dramatiques de la révolution. Ce procédé d'autoreprésentation crée un effet de connivence avec les interlocuteurs, qui peuvent ne pas être spécialistes des œuvres de Lénine mais qui reconnaissent la phrase « nous emprunterons un autre chemin », que la propagande soviétique attribuait au leader de la Révolution en l'interprétant dans le contexte de la conception du futur Parti bolchevique. Cette référence permet de construire un *ethos* de chef à la fois rationnel, car opposé aux dérèglements révolutionnaires, et humain, car appartenant au même passé soviétique que ses interlocuteurs ; il est pourvu d'esprit et potentiellement capable d'ironiser sur ce passé en faisant en même temps de l'autodérision.

Comme disait l'un de nos prédécesseurs, [...] qui appartenait à un autre parti : « Nous emprunterons un autre chemin ». C'est pourquoi, ne créons pas de cellules [du parti Russie Unie] trop vite, parce que, dès que l'on se met à en créer dans les entreprises, cela peut tourner à la lutte des classes, aux révolutions et autres conséquences malheureuses qu'on connaît (Medvedev 2012).

3. La référence à la Révolution comme moyen de délégitimer l'adversaire

En fondant sa légitimité sur l'opposition à la révolution, le pouvoir cherche parallèlement à rendre illégitime le positionnement de l'Autre, quel qu'il soit. Le pouvoir contemporain varie les cibles de sa stratégie de délégitimation en fonction du contexte et des événements politiques. Les références au moment révolutionnaire dans le discours du pouvoir sont rythmées par l'agenda politique et social depuis le début des années 2000. En effet, dans certains contextes, pour attaquer l'opposition libérale, le pouvoir actuel évoque certains traits particuliers attribués aux bolcheviks par la *doxa*. Par exemple, en 2000, pour qualifier l'attitude critique des libéraux vis-à-vis de la guerre de Tchétchénie, V. Poutine fait référence au défaitisme révolutionnaire des bolcheviks en 1917, assimilé à de la trahison, même si la position de Lénine sur la guerre nécessite une interprétation plus complexe. Or, en 2014, la même référence lui sert à illustrer la position des milieux libéraux en désaccord avec l'intervention russe en Crimée. Si, dans le premier cas, il y a un semblant de cohérence avec la guerre comme dénominateur commun de la comparaison, dans le second cas, il s'agit d'extrapoler le motif du défaitisme bolchevique au conflit avec l'Ukraine. Tout désaccord avec la politique de l'État est ainsi implicitement assimilé à une trahison, même si ce n'est pas ouvertement dit.

Nous ne devons pas laisser se développer la thèse selon laquelle des pertes excessives affecteraient le moral de la société. [...] C'est en effet très dangereux. Cette thèse a été utilisée durant toutes les époques et pour tous les conflits armés. Souvenons-nous du défaitisme des bolcheviks. Ils ont souhaité la défaite de la Russie dans la Première Guerre mondiale parce qu'ils comptaient sur la chute du régime pour arriver au pouvoir. [...] La même chose s'est passée pendant la première campagne militaire en Tchétchénie (Poutine 2000).

En ce qui concerne la situation en Crimée, oui, j'ai entendu dire et lu que certains souhaitaient la défaite de leur pays, en pensant que ce serait mieux ainsi. Cela fait partie en quelque sorte de notre « tradition ». Comme chacun sait, les bolcheviks, pendant la Première Guerre mondiale, ont également appelé à la défaite de leur gouvernement et de leur pays, et ont entraîné le pays dans la Révolution (Poutine 2014).

Parmi les références explicites à la Révolution utilisées pour discréditer l'Autre, le pouvoir peut avoir recours à certaines citations courantes de l'époque soviétique qui sont réinterprétées. Par exemple, la phrase tirée d'un article de Gorki « Avec qui êtes-vous, maîtres de la culture ? » (1932) était initialement adressée aux artistes occidentaux pour les inciter à adhérer à la nouvelle culture communiste. Cette citation est souvent sortie de son contexte pour qualifier le positionnement politique ou moral d'un artiste. A son tour, V. Sourkov la reprend pour souligner le caractère exagérément intransigeant et déterminé de l'opposition libérale, assimilée de cette manière aux bolcheviks. Cet exemple est une bonne illustration du détournement de la citation dans la mesure où son sens est déplacé dans le contexte souhaité par le communicant. Les détournements se poursuivent d'ailleurs avec l'établissement de parallèles entre les libéraux d'aujourd'hui et les bolcheviks d'hier. D'une part cela provoque, chez le destinataire averti, des ruptures avec les associations politiques et historiques traditionnelles. De l'autre, ce procédé propose au destinataire profane de nouveaux éléments de mémoire collective. En effet, la phrase de Gorki, dont le

nom n'est d'ailleurs pas mentionné, est donnée explicitement comme étant inspirée de l'article de Lénine « Organisation de parti et littérature de parti » (1905). Ces deux textes n'ayant pas de rapports particuliers se trouvent toutefois réunis pour constituer un marqueur discursif appliqué aux milieux artistiques libéraux exhortant leurs pairs, avec tout le « déterminisme bolchevique », à soutenir le pouvoir ou à passer à l'opposition. De cette manière, le destinataire, quel que soit son niveau de connaissances en histoire, se voit renvoyer une image décrédibilisant l'opposition, stigmatisée par la même rigidité autoritaire que celle des bolcheviks.

Une partie de nos concitoyens qui, pour des raisons inconnues, se croient dans l'obligation de donner des leçons à tout le monde, a toujours très envie de poser cette question rhétorique : « avec qui êtes-vous, maîtres de la culture ? Choisissez votre camp dans la lutte des classes », disent-ils. Mais je rappelle qu'en fait, c'est une question bolchevique, qui remonte à la thèse de Lénine sur l'esprit de Parti dans la littérature. Je suis simplement stupéfait du stigmatisme apposé à certains musiciens parce qu'ils participent aux rencontres avec le président, ou pour autre chose encore. On se met à exiger d'eux, sur un ton menaçant, qu'ils répondent à la question « avec qui vous êtes, pour ou contre le pouvoir ? » (Sourkov 2010).

Parallèlement aux références explicites à la Révolution, l'arsenal des stratégies de délégitimation dont dispose le pouvoir comporte aussi des outils implicites. L'implicite favorise souvent une complicité avec le destinataire, qui, lorsqu'il reconnaît l'allusion, est enclin à adhérer à la vision des choses présentée par le communicant. Dans l'exemple suivant, la mise en cause de la crédibilité des libéraux se fait par la citation inexacte d'un article de Lénine sur Alexandre Herzen, sans que l'auteur de l'article soit explicitement mentionné. En effet, la phrase « le cercle de ces révolutionnaires est étroit. Ils sont terriblement éloignés du peuple »¹⁰, à force d'être utilisée, est devenue l'expression d'une méconnaissance de la réalité. V. Poutine l'introduit dans son propos pour montrer implicitement le peu de soutien qu'apporte la population aux milieux politiques libéraux opposés au pouvoir. La citation est donc ici un moyen qui, par son effet implicite, permet au communicant de se passer d'arguments pour convaincre son auditoire de son point de vue, en l'occurrence, la faiblesse et l'impopularité de l'opposition libérale.

Ne croyez-vous pas qu'après les événements de Crimée, la base de l'opposition libérale s'est beaucoup réduite ?

V. Poutine : Je pense qu'elle n'a jamais été très large, c'est juste qu'on croyait l'opposition puissante. Un petit groupe de révolutionnaires, terriblement éloignés du peuple, comme disaient les classiques (Poutine 2014).

Outre l'opposition libérale intérieure, c'est l'Autre « extérieur » qui, à travers les représentations de la Révolution, devient objet de délégitimation. Les parallèles entre l'arbitraire de l'action révolutionnaire et le caractère illégitime de l'action de l'Autre sont devenus fréquents après le conflit avec l'Ukraine en 2014. Comme pour l'opposition libérale, le pouvoir s'appuie dans ses raisonnements sur la comparaison avec le passé, en cherchant à illustrer de cette manière la position illégitime de l'Autre. C'est ainsi que le ministre de la Culture, V. Medinski, commente la décision du tribunal néerlandais de ne pas restituer l'or des Scythes aux musées de Crimée. La décision de justice n'est pas légitime, car elle est perçue comme étant prise sous

¹⁰ « Узок круг этих революционеров. Страшно далеки они от народа. »

la pression politique des autorités européennes et s'apparente donc aux décrets bolcheviques considérés par défaut comme illégitimes.

Les musées de Crimée se constituent, eux-mêmes, parties au procès. Malheureusement, la décision du tribunal de première instance n'est nullement juridique mais politique. Pour revenir au centenaire de la révolution d'Octobre, cette décision est du même acabit que les décrets du *Sovnarkom*¹¹ de nationaliser tout ce qui était possible. A vrai dire, je ne connais pas de décision de ce type au XX^e siècle après 1917 (Medinski 2017).

D'autre part, dans le débat sur les événements du Maïdan à Kiev en 2014, le discours du pouvoir russe utilise indifféremment, pour qualifier le conflit, les expressions « coup d'État anticonstitutionnel » et « révolution ». Il est vrai que l'usage du mot « révolution », dans ce contexte, peut véhiculer d'une manière involontaire une certaine légitimité attribuée à l'action de la rue qui s'associe à l'expression spontanée de la volonté populaire. Or, c'est justement le sens souhaité et récupéré par les protagonistes de l'action qui, selon les dirigeants russes, ne représentent pas la majorité. Dans cette situation, Vladimir Poutine parvient à construire dans son argumentation un syllogisme censé le mettre à l'abri des critiques et de toute responsabilité découlant de l'annexion de la Crimée. Acceptant d'abord l'idée que le renversement du pouvoir à Kiev peut être considéré comme une révolution, il invoque le précédent de 1917 qui a donné naissance à un nouvel État. Après avoir établi un lien entre révolution de Maïdan et fondation d'un nouvel État en Ukraine, il constate que la Russie n'a pris aucun engagement vis-à-vis de celui-ci. La conclusion n'est pas énoncée explicitement, mais sous-entendue : les modifications des frontières ukrainiennes sont légitimes, car l'application du mémorandum de Budapest de 1994, par lequel la Russie s'est engagée à respecter l'intégrité territoriale de l'Ukraine en échange du transfert de son arsenal nucléaire, est rendue caduque par l'apparition d'un « nouvel État » non signataire de cet accord. La comparaison avec la révolution de 1917 et la fondation de la Russie soviétique permet à V. Poutine de faire un raccourci en laissant de côté les questions relatives à la succession des droits et des obligations entre l'ancien et le nouvel État, que ce soit dans la Russie de 1917 ou dans l'Ukraine de 2014.

Ce que je pense de ce qui s'est passé à Kiev et, plus généralement, en Ukraine ? Il n'y a aucune hésitation : c'est un coup d'État anticonstitutionnel, une prise de pouvoir par la force. [...] [On nous rétorque que] c'est une révolution. Si c'est le cas, qu'est-ce que cela signifie ? Il m'est difficile de ne pas être d'accord avec certains de nos experts qui affirment que se crée un nouvel État sur ce territoire [...], comme cela s'était produit après la chute de l'Empire russe. Or, nous n'avons signé aucun document juridiquement contraignant avec ce nouvel État (Poutine 2014).

Conclusion

Les représentations de la Révolution dans le discours des autorités russes d'aujourd'hui sont largement inspirées par la *doxa* qui se forme à partir de la dynamique destructive du mythe révolutionnaire avant et après l'effondrement de l'URSS. Certes, il existe

11 Sovet Narodnyh Komissarov – Conseil des commissaires du peuple est le nom du gouvernement soviétique de 1917 à 1946.

des nuances entre les interprétations de la révolution de Février et de celle d'Octobre, mais elles s'inscrivent dans une politique de la mémoire tendant à brouiller leurs différences. Toutefois, cela ne semble pas transformer la vision générale du moment révolutionnaire, ni déconstruire les éléments relevant de la doxa mis en discours depuis la fin du XX^e siècle.

Les modalités de fonctionnement des représentations de la Révolution sont soumises à des conditions particulières. Assez peu utilisées dans le discours, elles sont souvent rattachées à des situations de communication précises. Il s'agit de rencontres avec des historiens, d'interventions devant un public étranger (comme par exemple les « conférences-débats » du Club de Valdai¹²), ou encore de rencontres avec des militants d'organisations de soutien au pouvoir. Parfois, c'est un semblant de dialogue du communicant avec lui-même, destiné à exposer sa vision personnelle de l'histoire. Le public l'entend comme la position officielle du pouvoir puisqu'elle est relayée par les médias et développée dans différentes constructions mémorielles.

Malgré leur place relativement restreinte dans les stratégies discursives, les représentations de la Révolution sont parfois utilisées à des fins de légitimation et de délégitimation. Les nouvelles croyances relatives au moment révolutionnaire et les protagonistes de cet événement sont réunis dans un modèle idéo-discursif qui s'applique, en fonction de la situation de communication, soit pour s'en distancier, soit pour y associer un adversaire. L'enjeu est d'établir une analogie, qui peut être vraie ou fausse, dont la finalité est de persuader le public. La persuasion peut d'ailleurs s'avérer plus forte lorsque l'analogie est fausse, car, par son improbabilité, elle crée un effet de surprise.

Enfin, la façon dont les révolutions russes sont représentées dans le discours du pouvoir, qui repose sur une opposition entre rationnel et irrationnel, stabilité et chaos, évolution et grand bond en avant, semble s'inscrire dans le prolongement d'une vision néo-westphalienne du monde (Radvanyi & Laruelle 2016 : 208) selon laquelle la Russie chercherait à décoloniser son Empire pour devenir un État-nation classique (Brzezinski 2016). Cette perspective vient nuancer le point de vue majoritaire des médias et experts occidentaux sur les visées expansionnistes et les préparatifs de guerre de la Russie, alors que les discours ouvertement belliqueux ne sont propres qu'à une partie relativement restreinte des élites politiques. Elle conforte aussi l'opinion opposée, qui conçoit le positionnement du pouvoir russe face au monde dans le cadre d'une *Realpolitik* dépourvue d'ambitions expansionnistes non pacifiques, comme une source de guerres et de révolutions.

12 Lieu de débat organisé depuis 2004 qui réunit des hommes politiques, journalistes, experts russes et occidentaux.

Renvois bibliographiques

- Bakhtine Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard, 1984.
- Brzezinski Zbigniew, « Towards a Global Realignment », *The American Interest*, n° 6, 2016
- Barthes Roland, *Mythologies*, Paris : Seuil, 1970.
- Charaudeau Patrick, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris : Vuibert 2005.
- Désert Myriam, « Portrait de la société russe en 2018 », in Dubien A. (dir.), *Regards croisés de l'Observatoire franco-russe*, Paris : L'inventaire, Moscou : NVM, 2018, pp. 131-141.
- Prost Antoine, « Les mots », dans Rémond R. (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris : Seuil, pp. 255-287.
- Radvanyi Jean, Laruelle Marlène, *La Russie, entre peurs et défis*, Paris : Armand Colin, 2016.
- Raviot Jean-Robert, *Démocratie à la russe. Pouvoir et contre-pouvoir en Russie*, Paris : Ellipses, 2008.
- Raviot Jean-Robert (dir.), *Russie : vers une nouvelle guerre froide ?*, Paris : La Documentation française, 2016.
- Weber Max, *La domination*, trad. par Isabelle Kalinowski, Paris : La Découverte, coll. « Politique & sociétés », 2013.

Références des exemples du corpus

- Vladimir Medinski, *Interview Kommersant FM*, 27.03.2017, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <https://www.mkrf.ru/press/media/vladimir_medinskiy_esli_delo_dokhodit_do_revolyutsii_znachit_vse_uchastvuyushchie_storony_chto_to_de/>.
- Dmitri Medvedev, *Interview Spiegel*, 07.11.2009, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://kremlin.ru/events/president/news/5929>>.
- Dmitri Medvedev, *Rencontre avec des hommes d'affaires (Vstreča Dmitrija Medvedeva s predprinimateljami)* 21.12.2012, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://premier.gov.ru/transcripts/item/291/>>.
- Vladimir Poutine, *Ligne directe*, 24.12.2001, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://www.orttr.ru/answers.htm>>.
- Vladimir Poutine, *Conférence de Valdai*, 14.09.2007, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <http://archive.kremlin.ru/appears/2007/09/14/2105_type63376type63381type82634_144011.shtml>.
- Vladimir Poutine, *Ligne directe*, 18.10.2007, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://www.president-line.ru/>>.
- Vladimir Poutine, *Conférence de Presse sur l'Ukraine*, 04.03.2014, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://kremlin.ru/transcripts/20366>>.
- Vladimir Poutine, *Ligne Directe*, 17.04.2014, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://kremlin.ru/transcripts/20799>>.
- Vladimir Poutine, *Rencontre avec les historiens*, 05.11.2014, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://kremlin.ru/events/president/news/46951>>.
- Vladimir Poutine, *Conférence de presse*, 23.12.2016, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <http://kremlin.ru/events/president/transcripts/press_conferences/53573>.
- Vladislav Sourkov, *Interview à Pervyj Kanal*, (Première chaîne), 10.12.2010, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://www.erpenza.ru/4997.html>>.
- Vladislav Sourkov, *Interview*, *Izvestija*, 16.12.2010, document en ligne, consulté le 15.02.2018, <<http://izvestia.ru/news/369286>>.